



KIM Yi-seol

BIENVENUE

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Françoise Nagel



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Kim Yi-seol

BIENVENUE

Roman traduit du coréen par
Lim Yeong-hee et Françoise Nagel

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'INSTITUT CORÉEN
DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE, SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Hwanyeong*

© 2011, Kim Yi-seol,

First published in Korea by Jaenum & Moeum

This French edition is published by arrangement with Jaenum & Moeum

© 2012, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Patrick Zachmann / Magnum Photos (détail)

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0884-4

Le Jardin des Jujubiers

M. Wang glissa la tête entre mes cuisses et renifla. Des paquets de neige tombaient des arbres avec un bruit étouffé. Ploc ploc ploc ! Un épais tapis blanc recouvrait le sol alentour. Alors même que le printemps arrivait à grands pas, on avait annoncé une vague de froid. Ce qui réduisait considérablement la fréquentation du restaurant. Après avoir autorisé Yun et Jini à quitter leur service plus tôt, M. Wang m'avait emmenée dans l'un des pavillons. Depuis, il ne me lâchait plus. Visiblement, il n'avait aucune intention de rentrer chez lui. La table n'avait pas encore été débarrassée. Un plat de *kimchi*¹ de l'automne dernier répandait sa forte odeur de chou fermenté.

Tout à coup, j'entendis le grondement d'une moto devant la porte.

— Sors de là, papa !

C'était Taemin.

1. Plat traditionnel à base de chou fermenté que les Coréens préparent en grandes quantités à l'automne pour le consommer durant tout l'hiver. (Toutes les notes sont des traductrices.)

— Ce petit crétin ne supporte pas que son père se donne un peu de bon temps avec une femme, grommela M. Wang.

Sans prendre la peine de remettre son caleçon, il enfila son pantalon à la va-vite et sortit précipitamment du pavillon. Avant qu'il ne referme la porte derrière lui, j'eus le temps de croiser le regard de Taemin. J'étais nue. La porte claqua. Je ramassai ma culotte toute chiffonnée et commençai à me rhabiller. Derrière la vitre sombre, des plaques de neige se détachaient de l'avant-toit et venaient s'écraser par terre.

Cette neige aurait-elle suffi à apaiser ma soif ?

Encore à moitié nue, j'ouvris la fenêtre. L'air coupant me mordit la peau. Glacée de la tête aux pieds, je m'empressai de refermer.

M. Wang fumait à la chaîne en conduisant. Comme je m'en plaignais, il baissa la vitre quelques secondes. Mais la fumée resta dans la voiture.

— Toi, c'est une fille que tu as, non ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Tu crois que tous les fils sont comme le mien ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Mon fils me prend pour la Banque de Corée. Il s'imagine que j'imprime des billets. Tu verras, si un jour tu as un garçon...

— Ne dites pas de mal des enfants.

Je sentis un nœud me serrer l'estomac. Ma fille, cela faisait trois mois que je ne l'avais pas vue.

Il était minuit passé. La route était déserte. *Au revoir !* Le panneau marquant la limite du village brilla sous les phares de la voiture. Je franchissais cette

frontière invisible matin et soir. Chaque fois, je me souvenais du premier jour où j'étais venue travailler au Jardin des Jujubiers.

Ce matin-là, le vent secouait avec violence les panneaux indicateurs. En quittant Séoul, ces mots *Au revoir !* m'avaient donné l'impression de quitter un monde familier pour pénétrer dans un univers inconnu.

J'avais recommencé à travailler deux semaines à peine après mon accouchement. Jeong-man, mon compagnon, n'avait même pas essayé de m'en dissuader. Nous n'avions pas le choix. Comme je n'avais pas encore tout à fait recouvré mes forces, je ne pouvais prendre un emploi à temps plein. J'avais distribué des prospectus à la sortie du métro, sur les pare-brise des voitures dans les parkings des centres commerciaux et dans les boîtes à lettres. Je faisais donc de la publicité aussi bien pour des instituts d'enseignement privés que pour des restaurants, des saunas, des hammams, des bars, des salons de thé ou des hôtels. Toutes les deux heures, je rentrais chez moi pour allaiter ma fille. Le travail n'était pas difficile, mais la paie était minable. J'avais dû trouver autre chose.

Je me levai à l'aube et commençai à me préparer, Jeong-man collé à mes basques. Lorsque l'enfant se réveilla, il la prit dans ses bras et continua de me tourner autour. Je mis du riz à cuire et fis réchauffer la soupe de la veille, puis pressai une dernière fois mes seins pour en extraire le lait. Tout le temps que je mis à me laver le visage, à l'enduire de crème, à changer

de sous-vêtements, Jeong-man ne me quitta pas des yeux. D'ailleurs, à moins de me tourner carrément le dos, il n'aurait pu faire autrement dans cette pièce exigüe que nous habitons. Ma fille, qui venait tout juste de passer le cap des cent jours, me regardait, elle aussi, fixement. J'étais en train de me coiffer lorsque Jeong-man me suggéra :

— Tu devrais peut-être mettre un peu de rouge à lèvres ?

J'hésitai un instant, puis, ne possédant aucun produit de maquillage, je m'appliquai une touche de vaseline sur la bouche. J'allaitai ensuite le bébé. Je me retins d'expliquer à mon compagnon comment préparer un biberon avec mon lait. Je le lui avais déjà montré plus de dix fois.

— N'oublie pas de déjeuner, lui recommandai-je. Il y a de la soupe de prête, et dans le frigo...

Cela aussi, je l'avais bien répété à cinq ou six reprises. Comme toujours, il me répondit « oui, oui, ne t'inquiète pas ».

Quand le bébé se mit à gazouiller, il lui prit la main et la secoua doucement dans la sienne en lui disant :

— Dis au revoir à maman, Ayeong !

Je caressai les joues de ma fille.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

— Ce n'est pas grave, répondis-je en souriant.

Au moment où j'ouvris la porte, un courant d'air froid fit frissonner Ayeong.

— Passe une bonne journée, dit-il.

Je hochai la tête, caressai encore une fois la main de la petite. En voyant les joues bleuies de barbe de

mon compagnon et le petit cou fluët de ma fille, je sentis une étrange tristesse s'emparer de moi, comme si on m'avait arraché aux gens que j'aimais le plus au monde. Je me hâtai de refermer la porte derrière moi.

— Ne t'inquiète pas pour nous, entendis-je derrière la porte.

Je restai longtemps sur le seuil, incapable de me décider à partir.

Ça m'ennuyait de laisser ma fille à son père alors qu'il était en pleines révisions pour ses examens. Toutes les deux heures, il fallait donner le biberon, changer les couches. Comment se concentrer dans ces conditions ? Je gagnais ma vie depuis l'âge de seize ans, mais, jamais je ne m'étais sentie aussi mal à l'aise en partant travailler. Même pendant les périodes de vaches maigres, je n'avais pas eu le cœur aussi lourd. J'eus l'impression que le vieil escalier branlant qui descendait du toit en terrasse se dérobaît sous mes pieds.

Nous nous étions installés dans ce minuscule logement sur la terrasse d'un immeuble de trois étages à la fin de l'été, un mois avant la naissance de notre fille. Quand, les jours de grande chaleur, j'empruntais cet escalier de fer étroit et raide avec mon gros ventre pour aller faire mes courses au marché, tout mon corps se couvrait de sueur. Et lorsque je l'avais descendu pour me rendre à l'hôpital après avoir senti les premières contractions, le temps qu'il m'avait fallu pour arriver en bas m'avait paru plus long que tout le restant de ma vie.

Le ciel était bas, mais j'espérais qu'il ne neigerait pas. Je dévalai la ruelle en pente et arrivai au carrefour

tout essoufflée. En voyant le petit bonhomme vert clignoter, je fonçai sur le passage piéton. Une voiture me klaxonna. Le conducteur baissa sa vitre. C'était mon nouveau patron.

— Tu es folle ou quoi ? me cria-t-il. Tu ne regardes jamais avant de traverser ?

J'inclinai la tête pour le saluer. La portière du minibus s'ouvrit, je grimpai timidement à l'intérieur. Le véhicule redémarra avant même que j'aie refermé. Je perdis l'équilibre et m'affalai sur les genoux de l'une des passagères.

— C'est comme ça qu'on dit bonjour ? ronchonna-t-elle.

— Bonjour ! bredouillai-je, tête baissée, en m'asseyant sur le siège en face d'elle.

— Elle est nouvelle, expliqua M. Wang. Tu vas devoir la prendre en main.

— Il faudrait d'abord qu'elle le veuille, répliqua la femme.

Puis elle me présenta sa voisine de banquette :

— Voici notre cuisinière. Tu n'auras qu'à l'appeler tante Yun. Moi, je suis chargée du service de la grande salle. Pour toi, je serai grande sœur Jini.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Elle devait avoir la quarantaine et Yun dans les cinquante ans.

Le véhicule ne cessait de faire des embardées.

— Il conduit vraiment comme un sauvage ! s'écria Yun tout en essuyant la vitre embuée pour tâcher de voir au-dehors.

Assise dans le sens contraire de la marche, je ressentais encore plus violemment les secousses que les deux autres femmes. Comme M. Wang n'avait pas

allumé le chauffage, de petites bouffées de vapeur blanche s'échappaient de nos lèvres à chaque expiration. La première neige de la saison se mit à tomber et, comme chaque fois que je recevais une bonne nouvelle ou voyais un beau spectacle, mes pensées s'envolèrent vers Ayeong. Elle n'avait que trois mois et, à l'époque, j'étais encore une mère digne de ce nom.

Toute ma vie tournait autour de mon enfant. Je me devais de manger correctement pour être en mesure de l'allaiter et de bien dormir pour pouvoir lui sourire. C'était aussi pour son bien que j'avais décidé de la confier à son père pour aller travailler. Il fallait bien nous nourrir tous les trois. Je préférais ne pas exiger de mon compagnon qu'il subvienne à nos besoins tant qu'il préparait les concours des fonctionnaires. Il devait réussir, ne serait-ce que pour notre fille. Ayeong était notre raison de vivre. Je lui avais donné la vie, mais je voulais que cette vie soit meilleure que la mienne. Son père formait sans aucun doute le même souhait que moi.

Une fois franchies les limites de la ville, le paysage changea rapidement. Les immeubles étaient moins hauts et la route plus resserrée. J'aperçus au loin une rivière bordée de roseaux que survolaient des oiseaux migrants. Quel beau tableau ! Bientôt apparurent sur les berges des bâtiments de standing dont les enseignes lumineuses annonçaient restaurants, cafés, love hôtels... Je ne les avais pas remarqués la première fois en allant à mon entretien d'embauche.

— Tu connais ce quartier ? me demanda Jini.

— Non, pas du tout.

Vu ma situation, je ne risquais pas de fréquenter des endroits aussi chics, même pour y boire un café – de toute façon, une seule tasse aurait suffi à m’empêcher de dormir et mon compagnon était accro au café instantané. Je n’avais déjà pas la moindre idée des tarifs pratiqués par les restaurants sans prétention du centre-ville, alors le prix des menus dans ce type d’établissements en dehors de Séoul, je n’osais même pas l’imaginer. Je n’avais rien à voir avec ce monde-là. Avant d’emménager dans notre minable logement, Jeong-man et moi vivions tous deux dans un *goshiwon*¹ et c’était sur le toit de l’immeuble que nous nous retrouvions avant de passer la nuit dans la chambre de l’un ou l’autre.

Quels genres de clients pouvaient bien venir dans des lieux si mal desservis par les transports en commun ? Ils devaient être très riches pour dépenser autant d’argent juste pour manger, boire du thé et goûter quelques instants de plaisir charnel. Et à en croire le nombre de ces établissements, ils étaient nombreux.

— Descendez ! hurla M. Wang.

— Vous devriez crier encore un peu plus fort pour nous percer les tympan, ironisa Yun.

Elle me poussa de côté pour ouvrir la portière du minibus.

— Quelle empotée ! grommela-t-elle. Tu n’es même pas capable de sortir ?

1. Immeuble de chambres meublées louées pour de courtes durées à des prix très modiques.